

Nous aurions beaucoup de scènes à rappeler encore, les unes, douces ou tristes ; les autres comiques et malicieuses, comme celle de Foglietta, ce directeur de l'hôpital, méchant homme que Frignani écrasait de plaisants sarcasmes ; ou bien comme ce magister, qui se fait passer pour un grand personnage, dirigeant l'université de Corse, et jouant un rôle dans ce monde. La drôle de créature que ce pauvre imbécile ! Nous aurions à suivre M. Frignani dans sa délivrance, dans son voyage à travers l'Italie, dans son arrivée en France, puis dans son séjour à Marseille et à Aix. Il faut renvoyer au livre lui-même ; c'est une lecture pleine d'intérêt. La *Mia Pazzia*, qui n'a pas eu la vogue subite qu'elle mérite si bien, nous paraît digne d'aller à côté des *Prisons* de Pellico. Si un livre perd toujours à venir après un autre ; si les *Paroles* même d'un *Croyant* n'avaient pas toute leur fleur d'originalité pour qui se rappelait les *Pèlerins Polonais* du poète Mickiewicz, on pourrait objecter aussi que la *Mia Pazzia* de M. Frignani a eu le tort d'arriver un peu tard. Nous ne pensons pas que le livre de Pellico doive nuire à celui-ci, car c'est une toute autre série d'idées et de sensations. M. Frignani fait passer le lecteur par des voies neuves et inconnues.

On ne trouvera point ici la pieuse résignation de Pellico ; l'auteur de la *Mia Pazzia* est d'une humeur plus bouillante, et ne prend pas son mal avec tant de stoïcisme. Il n'épargne pas ceux qui l'incarcérèrent, et dit au pape d'assez dures vérités. M. Frignani, du reste, montre partout une âme religieuse et sagement libérale ; il a raison, selon nous, de vouloir que l'Évangile ne soit plus mêlé aux tracasseries politiques de ce bas monde. La foi y gagnerait, et les rois aussi.

La *Mia Pazzia* est écrite en un italien pur et beau ; ce livre n'est point façonné à ces habitudes de style français, comme l'est assez souvent celui de Pellico, et les Italiens en aiment d'autant Frignani. Ils pensent toutefois que l'auteur aurait